

BRIGITTE RIGAUX-PIRASTRU

**PASSÉ DOULOUREUX ET PRÉSENT APAISÉ ?
DES RÉCITS DES VIE DE FEMMES ALLEMANDES ET
POLONAISES EN SILÉSIE DANS LE DOCUMENTAIRE
ABER DAS LEBEN GEHT WEITER [MAIS LA VIE
CONTINUE]**

Introduction

Deux femmes allemandes âgées retournent avec leur fille et nièce dans leur ancienne maison familiale en Basse-Silésie (Pologne) pour y retrouver l'actuelle propriétaire polonaise ainsi que sa descendance. La cinéaste allemande Karin Kaper documente ainsi sa propre histoire familiale ainsi que celle de la famille polonaise installée dans leur ferme après la Seconde Guerre mondiale, dans son film *Aber das Leben geht weiter* [*Mais la vie continue*]¹, sorti en 2010. Dans cet article, je me propose d'analyser la représentation de cette rencontre intergénérationnelle et internationale, presque exclusivement féminine. Surtout alimenté par les narrations des personnes âgées, mais aussi par des photographies et des vidéos tirées des archives familiales respectives, et, bien sûr, par de nombreuses prises de vues des participantes elles-mêmes ainsi que de la maison et du village où se déroulent ces retrouvailles, ce documentaire affiche comme principal objectif la préservation et le partage des souvenirs de la génération la plus ancienne. Ceux-ci soulèvent des pans très douloureux de l'histoire du 20^e siècle en Europe de l'Est : la Seconde Guerre mondiale et, en particulier, des déplacements forcés liés au conflit, ceux des Polonais de l'est du pays occupé par les Soviétiques ainsi que la fuite et l'expulsion des Allemands des provinces allemandes annexées par la Pologne. Je détaillerai tout d'abord ce contexte historique dans lequel s'inscrivent les témoignages, puis je résumerai le film avant de procéder à son analyse. La méthode d'analyse choisie est en particulier celle de la *Visual History*. Celle-ci repose sur l'hypothèse

que l'histoire [du 20^e siècle et du début du 21^e siècle] a été largement façonnée par les médias visuels et leur utilisation, et se transmet en même temps par des sources visuelles. Les mass-médias visuels assurent une fonction non seulement lors de la construction du présent mais aussi lors de la mise en forme de l'histoire. De plus, des projets d'avenir, des espoirs et des peurs [...] s'y reflètent toujours. En outre, [...] des productions d'images ne sont pas uniquement considérées comme alimentant par

¹ Karin Kaper, Dirk Szuszcies (réalisateurs), *Aber das Leben geht weiter* [*Mais la vie continue*], RFA, 2010.

exemple l'histoire politique, des mentalités ou du genre, mais comme des médias qui généraient et génèrent leur propre histoire visuelle et virtuelle, faisant ainsi partie intégrante du processus historique lui-même².

De ce fait, c'est bien le film qui exerce depuis des décennies l'impact le plus important sur la construction des histoires nationales, comme le souligne aussi l'historien Stefan Berger³.

Le contexte historique évoqué dans le film

Le pacte de non-agression germano-soviétique, conclu quelques jours avant l'invasion de la Pologne par la *Wehrmacht* le 1^{er} septembre 1939, incluait un protocole secret définissant notamment le partage de la Pologne entre les deux dictatures. C'est pourquoi ce pays⁴ « [fu]t le premier terrain d'expérimentation de la politique nazie de restructuration raciale de l'espace »⁵, avec l'exécution des élites, des expropriations suivies d'expulsions, des internements, du travail forcé. Un sort particulier fut réservé d'emblée aux Juifs, « cibles privilégiées des unités SS »⁶. Quant à la partie orientale du pays, l'occupant soviétique y organisa en 1940 et 1941 des déportations de masse en Sibérie, au Kazakhstan et en Extrême-Orient,

son objectif était avant tout l'élimination de soi-disant ennemis de classe et de ceux qui étaient soupçonnés d'être antisoviétiques. En fait, bien que le critère de la nationalité ne jouât officiellement aucun rôle, ces actions touchèrent surtout la population polonaise [N.d.T. : dans un environnement multi-ethnique]. [...] Les déportations soviétiques représentèrent une forme extra-judiciaire de la répression, qui fut appliquée selon le principe de la faute collective, et concerna donc des familles entières⁷.

² Gerhard Paul (ed.), *Das Jahrhundert der Bilder, Band II : 1949 bis heute [Le siècle des images, volume II : de 1949 à nos jours]*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 9.

³ Stefan Berger, « Narrating the Nation : Historiography and other Genres », in Stefan Berger, Linas Eriksonas, Andrew Mycock (eds.), *Narrating the Nation : Representations in History, Media and the Art*, Oxford, Berghahn Books, 2008, p. 8.

⁴ En l'occurrence sa partie occidentale, avant que l'Allemagne n'entre en guerre contre l'Union Soviétique en juin 1941.

⁵ Christian Baechler, *Guerre et exterminations à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital 1933–1945*, Paris, Tallandier, 2012, p. 97.

⁶ *Ibidem*, p. 115.

⁷ Krzysztof Ruchniewicz, Małgorzata Ruchniewicz, « Polen (*Rzeczpospolita Polska*) », in Detlef Brandes, Holm Sundhaussen, Stefan Troebst (eds.), *Lexikon der Vertreibungen. Deportation, Zwangsaussiedlung und ethnische Säuberung im Europa des 20. Jahrhunderts [Dictionnaire des expulsions. Déportation, exil forcé et épuration ethnique dans l'Europe du XX^e siècle]*, Wien, Köln, Weimar, Böhlau Verlag, 2010, p. 508. La traduction des citations m'appartient, sauf mention explicite du traducteur.

Les Soviétiques déportèrent ainsi 320 000 Polonais⁸. Bien qu'amnistiés en 1941, après l'invasion de l'URSS par la *Wehrmacht*, ces derniers ne furent jamais autorisés à rentrer chez eux. Contraints de séjourner en URSS au moins jusqu'à la fin de la guerre⁹, ils furent déplacés dans l'immédiat après-guerre à l'ouest de la Pologne, dans les provinces précédemment allemandes, nouvellement placées sous administration polonaise (*de facto* annexées) dont l'expulsion des habitants allemands était en cours. Les Polonais de l'est du pays restés chez eux durant la guerre subirent le même sort, Staline ayant négocié avec les Américains et les Britanniques l'annexion définitive de cette partie de la Pologne. Les tractations entre ces Trois Grands concernèrent aussi l'expulsion définitive des Allemands du Reich et ethniques, dont le principe fut acté dès 1943. Il s'agissait d'affaiblir durablement l'Allemagne en limitant son influence en Europe de l'Est ; par ailleurs, la Pologne, amputée à l'est, devait être dédommée par de nouveaux territoires à l'ouest, en l'occurrence par des provinces allemandes. Au total, 12,6 millions d'Allemands¹⁰ furent touchés par cette décision. Le syntagme « fuite et expulsion » désigne l'ensemble de leurs déplacements, caractérisés par l'arbitraire, une grande violence et un chaos inouï. La fuite et l'expulsion englobent une grande diversité de mouvements de population, des évacuations et des fuites devant l'avancée de l'Armée rouge, des tentatives de retour, des expatriations et des expulsions, qui se déroulèrent dans l'ensemble de l'Europe de l'Est et du Sud-Est, de janvier 1945 jusqu'au début des années 1950, en l'occurrence surtout en temps de paix, dans ce que l'historien Keith Lowe appelle une « Europe barbare »¹¹, dans laquelle les violences exercées durant la guerre trouvèrent une prolongation :

La politique d'occupation pratiquée par les pouvoirs allemand et soviétique considérait les déplacements forcés comme une procédure normale vis-à-vis des populations livrées entre leurs mains. Par leur brutalité, leur caractère massifié, le triomphe d'un chauvinisme national et du racisme, les transferts de population en temps de guerre devinrent un exemple et firent école. Leur expérience déboucha sur le traitement impitoyable des civils allemands [...]¹².

Ces derniers, expropriés, dépouillés de tous leurs biens, furent expulsés vers l'Allemagne, dans ses nouvelles frontières de 1945. Des régions entières, vidées d'une bonne partie de leur population, durent être repeuplées¹³. Le pouvoir communiste y implanta donc les exilés de l'est de la Pologne, mais leur nombre

⁸ Krzysztof Ruchniewicz, Małgorzata Ruchniewicz, « Polen », p. 508.

⁹ Une partie d'entre eux dut séjourner en URSS jusque dans les années 1950.

¹⁰ Ray M. Douglas, *Les expulsés*. Traduit par Laurent Bury, Paris, Flammarion, 2012, p. 9.

¹¹ Keith Lowe, *L'Europe barbare 1945-1950*. Traduit par Johan-Frédéric Hel-Guedj, Paris, Perrin, 2013.

¹² Krzysztof Ruchniewicz, Małgorzata Ruchniewicz, « Polen », p. 510s.

¹³ Ce fut également le cas dans l'ouest de la Tchécoslovaquie.

étant largement insuffisant¹⁴, il fit surtout appel à « des ‘déplacés volontaires’ [...] originaires de la Pologne centrale à qui [il] avait attribué le statut de ‘pionniers’ de la repolonisation des ‘territoires recouverts’ »¹⁵. Sous le communisme, le métarécit national resta circonscrit à cette « reconquête » justifiant une polonisation radicale, qui devait gommer toute trace d’une présence allemande séculaire. L’exil forcé des Polonais de l’Est, dont l’évocation aurait constitué une critique à l’égard de l’URSS, fut passé sous silence, l’évocation de sa mémoire émergeant dans la sphère publique seulement à partir des années 1990. Pour des raisons identiques, il en fut de même en Allemagne de l’Est pour les nombreux réfugiés et expulsés allemands qui constituaient environ 25% de la population. Désignés dans l’immédiat après-guerre comme des « personnes déplacées », puis comme de « nouveaux citoyens » soi-disant parfaitement intégrés, ils ne purent exprimer publiquement ni revendication ni souvenir de leurs épreuves. À l’inverse, en République Fédérale, ils se constituèrent en associations qui revendiquaient le droit au retour, le recouvrement des biens perdus ainsi que la non-reconnaissance de la ligne Oder-Neisse comme frontière germano-polonaise¹⁶. Fortes au départ de millions d’adhérents, elles bénéficièrent jusqu’au milieu des années 1960 du soutien de l’ensemble de la classe politique, avant de tomber en disgrâce à partir de 1970, lors de la mise en œuvre de la « politique d’ouverture vers l’Est » (*Ostpolitik*) par Willy Brandt et son gouvernement et poursuivie par les chanceliers suivants. Marquées depuis du sceau du « revanchisme » – un concept sur lequel je reviendrai encore – de plus en plus isolées sur le plan politique, souffrant d’une mauvaise image auprès de l’opinion publique, les associations et leur fédération nationale menèrent un combat juridico-politique désespéré jusqu’en 1990. À partir de cette date, la profonde césure provoquée par la fin du Rideau de fer, la réunification des deux Allemagnes, la reconnaissance définitive de la ligne Oder-Neisse comme frontière germano-polonaise et la chute de l’Union Soviétique en 1991 transforma la culture mémorielle de la fuite et l’expulsion, non seulement en Allemagne, mais aussi dans les pays dits « expulseurs » au nombre desquels se trouve la Pologne. La perte définitive des territoires autrefois allemands, associée à une volonté partagée de réconciliation facilitée par la disparition des régimes communistes, permit l’amorce d’une autre approche du douloureux passé commun.

¹⁴ Philipp Ther, *Deutsche und polnische Vertriebene. Gesellschaft und Vertriebenenpolitik in der SBZ/DDR und in Polen 1945–1956* [Les expulsés allemands et polonais. Société et politique des expulsés en RDA/RFA et en Pologne 1945–1956], Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1998, p. 44 : « 8 millions d’Allemands [sur les 12,6 millions de réfugiés et d’expulsés] durent quitter les territoires de l’Est, tandis que 2,1 millions de Polonais furent chassés de l’est de la Pologne ».

¹⁵ Agnieszka Niewiedzial, « Une réconciliation germano-polonaise fragilisée par le débat sur les expulsions ? », *Revue d’études comparatives Est-Ouest*, 41, 2010, 1, p. 124.

¹⁶ La République Démocratique allemande (RDA), sous la pression de Moscou, avait reconnu dès 1950 cette frontière. L’Allemagne réunifiée, quant à elle, la reconnut en 1990, en accord avec les Alliés.

Le documentaire Mais la vie continue

La production de films allemands consacrés au thème de la fuite et l'expulsion¹⁷ reflète ces mutations : elle décolla timidement après la réunification, puis explosa à partir des années 2000, atteignant un pic entre 2004 et 2010. Hormis le contexte politique décrit ci-dessus, les 60 ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale et du début de la fuite et l'expulsion, commémorés en 2005, contribuèrent à une médiatisation accrue, appelée de surcroît de leurs vœux par les réfugiés et les expulsés originaires de RDA ainsi que par leurs descendants. Ils aspiraient en effet à une reconnaissance publique qui leur avait été refusée sous la dictature. Enfin, la génération des témoins disparaissant peu à peu, l'accent fut mis en particulier sur les témoignages de ces derniers, dans des docufictions et des documentaires, surtout télévisés, qui représentent le gros de la production, articulés autour de deux grands axes, les événements historiques et des voyages souvent très nostalgiques dans l'ancienne *Heimat*¹⁸. La mise en récit du passé par des témoins, transformés « en porteurs d'histoire »¹⁹, y joue donc un rôle central. Leurs propos, dont la dimension émotionnelle leur permet de passer avec le spectateur « un pacte compassionnel »²⁰, comportent toujours une valeur incontestée et donnent souvent l'impression d'une grande spontanéité. Pourtant, un documentaire, tout comme un film de fiction, se prépare avec un scénario, un synopsis, voire un script. Le choix des lieux, des personnes interviewées, etc., rien n'est laissé au hasard. « C'est là que le documentaire est soumis à un défi majeur : convaincre de l'authentique quand les qualités de conviction du simulacre l'emportent »²¹, ce qui signifie qu'il constitue toujours un intermédiaire entre les témoins convoqués par le cinéaste et les spectateurs (qui en ont rarement conscience).

Le documentaire *Mais la vie continue*²² a été réalisé par deux documentaristes, Karin Kaper et Dirk Szuszies. La première se présente dès le début du film, dans

¹⁷ Je me base sur un corpus de plus de 200 films germanophones évoquant la fuite et l'expulsion, tournés entre 1946 et 2018.

¹⁸ Le substantif *Heimat*, qui contient une forte charge affective, peut être imparfaitement traduit par « la petite patrie », à laquelle on est étroitement attaché.

¹⁹ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 118.

²⁰ *Ibidem*, p. 178.

²¹ Guy Gauthier, *Le documentaire, un autre Cinéma*, Paris, Nathan, 1995, p. 6.

²² Ce documentaire (auto)biographique constitue une démarche tout à fait originale, tant par la participation conjointe de témoins allemands et polonais, sur plusieurs générations et dans un lieu unique, que par le genre – la démarche étant presque exclusivement féminine. À ma connaissance, les œuvres allemandes s'en rapprochant le plus sont celles des documentaristes Ute Badura et Volker Koepp. La première, dans *Schlesiens Wilder Westen [L'Ouest sauvage de Silésie]* (2002), effectue un reportage dans le village natal de son père en Silésie, en interviewant les Polonais qui s'y sont installés ainsi que les Allemands qui y retournent dans le cadre de visites nostalgiques ; le second,

une démarche autobiographique. Née en 1959 à Brême, dans le nord de l'Allemagne, elle vit à Berlin. En 1975, pour la première fois, elle avait accompagné sa mère Ilse Kaper²³ en Pologne, dans son village natal à Niederlinde (Platerówka), en Basse-Silésie. Cette dernière voulait à tout prix revoir sa *Heimat* dont elle avait été expulsée en 1946, presque 30 ans auparavant. Son mari craignant de passer derrière le Rideau de fer, elle avait demandé à sa fille adolescente de voyager avec elle. Elles furent accueillies par la famille polonaise à laquelle la ferme avait été attribuée après-guerre. D'autres visites suivirent. La sœur de Ilse, Hertha Christ, s'y rendit plus tardivement, en 1990, avec ses deux fils et sa petite-fille. Gabriela Matniszewska, la petite-fille de l'actuelle propriétaire de la ferme, Edwarda Zukowska, leur avait ensuite rendu visite en Allemagne. Cette fois-ci, Karin repart à Platerówka avec sa mère Ilse et sa tante Hertha, soulignant que ce voyage constitue une démarche particulière :

C'est Gabriela la première qui m'a raconté la vie de sa grand-mère. Ma famille en savait très peu, malgré quelques visites dans la *Heimat*. Nous étions d'accord, Gabriela et moi, que Edwarda, ma mère Ilse et sa sœur Hertha devaient encore une fois se rencontrer dans le lieu où leurs chemins s'étaient croisés de manière si dramatique, dans la ferme où Edwarda vit seule aujourd'hui²⁴.

Plusieurs séquences montrent ces six femmes réunies autour d'un repas ou d'un goûter, dans une atmosphère paraissant plutôt détendue. Du côté polonais, Edwarda, sa fille Maria Wojewoda et Gabriela représentent trois générations, voire quatre, si l'on compte les deux fillettes de Gabriela qui apparaissent quelques fois à l'écran, tandis que les Allemandes en incarnent deux. C'est donc une rencontre quasi exclusivement féminine qui a été orchestrée et mise en scène. Les hommes, presque toujours invisibles ou du moins silencieux, n'y jouent qu'un rôle mineur. Dirk Szuszies, le coréalisateur, reste derrière la caméra, Hertha est veuve et le mari d'Ilse, visiblement très diminué par la maladie, ne prononce que quelques mots, filmé au domicile conjugal en Allemagne. Des photos, disponibles sur le DVD en complément du film, ainsi qu'une photo de groupe sur sa couverture, révèlent cependant qu'il accompagne les femmes à Platerówka. Quant aux hommes polonais, ils demeurent également dans l'ombre. Gabriela présente brièvement son père ; son frère, installé depuis près de trente ans aux États-Unis, n'est évoqué que par le biais de photographies. Rien ne perle sur le mari de la jeune femme. Certes, il y a une surreprésentation des femmes, mais les hommes ont été écartés ou peut-

natif de Stettin / Szczecin, revient dans *Berlin-Stettin* (2009) sur ses origines et sur la fuite de sa mère face à l'avancée de l'Armée rouge début 1945, en parcourant le trajet séparant les deux villes.

²³ Les personnes, après une première présentation de leur nom et prénom, seront ensuite uniquement désignées par leur prénom.

²⁴ Karin Kaper, Dirk Szuszies, *Aber das Leben*.

être l'ont-ils eux-mêmes souhaité. Quoi qu'il en soit, la mémoire et sa transmission sont présentées dans *Mais la vie continue* comme une affaire de femmes.

Il s'agit donc de mieux se connaître, de partager son histoire avec l'autre famille, avant que les témoins déjà âgés ne disparaissent et surtout, par le biais de la médiatisation audiovisuelle, de rendre publiques ces mémoires privées. Cette mise en récit répond à des enjeux identitaires contemporains définis plus ou moins explicitement par celles que je considère comme les deux instances morales du film, en l'occurrence Karin et Gabriela. Au début du film, la première s'exprime ainsi :

Toute la famille de ma mère avait dû quitter son village natal de Basse-Silésie en 1946. Quand j'étais jeune dans les années 1970, des thèmes comme la fuite et l'expulsion était quasiment des tabous pour moi, parce que trop d'Allemands ne se considéraient que comme des victimes de l'histoire. À cause de ça, j'avais honte d'être allemande, car durant des voyages et à l'étranger, j'étais confrontée aux crimes de guerre allemands²⁵.

Karin exprime ainsi un sentiment de honte identique à celui évoqué par Gabrielle Schwab²⁶ ; comme cette dernière²⁷, elle s'appuie sur la thèse de Alexandre et Margarete Mitscherlich²⁸, sans la nommer toutefois, laissant entendre que le proche passé nazi et ses crimes auraient été refoulés par les Allemands. Or cette thèse a été réfutée par plusieurs auteurs, notamment l'historien Friso Wielenga :

[I]l ne pouvait pas être question de deuil, [...], mais tout au plus de honte et de culpabilité. Longtemps, il n'y eut même pas de place pour cela chez la plupart des Allemands, car ils étaient notamment confrontés eux-mêmes à la perte de proches, à l'incertitude quant au destin de disparus et de prisonniers, ou parce qu'ils étaient victimes de la fuite et l'expulsion. Tilmann Moser [N.d.T. : élève des Mitscherlich], fort de sa propre expérience de psychiatre, affirme que pour les *expulsés*, le combat pour la survie avait été tellement fondamental, qu'au départ il n'y eut même pas de place pour le deuil de proches qui avaient perdu leur vie²⁹.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ Gabrielle Schwab, *Haunting Legacies, Violent Histories and Transgenerational Trauma*, New York, Columbia University Press, 2010, p. 5.

²⁷ *Ibidem*, p. 46.

²⁸ Alexander Mitscherlich, Margarete Mitscherlich, *Die Unfähigkeit zu trauern [Le Deuil impossible]* (1967), München, Piper Verlag, 1988.

²⁹ Friso Wielenga, *Schatten deutscher Geschichte : Der Umgang mit dem Nationalsozialismus und der DDR-Vergangenheit in der Bundesrepublik [Ombres de l'histoire allemande : le traitement du national-socialisme et du passé de la RDA en République fédérale d'Allemagne]*, Greifswald, SH-Verlag, 1995, p. 27s.

Réfutant donc cette théorie du refoulement, il souligne qu'au contraire, le passé nazi « a petit à petit marqué au fer rouge l'identité ouest-allemande »³⁰. D'autres auteurs, comme le psychologue Gerhard Bliersbach et l'historienne Svenja Goltermann, partagent son point de vue. Le premier fait valoir que les Mitscherlich n'avaient aucunement tenu compte de la réalité socio-culturelle ouest-allemande³¹, tandis que la seconde relève d'une part que le silence n'est pas une preuve de refoulement³² et, d'autre part, que la société ouest-allemande avait dès les années 1960 commencé à prendre vraiment conscience de la Shoah, les médias contribuant largement à cette évolution³³, ceci générant très tôt une distinction entre les souffrances des victimes du nazisme et celles des Allemands. C'est d'ailleurs bien là le postulat qui sous-tend tout le film et affiché d'emblée par Karin. Quelques scènes plus loin, des propos de Gabriela y font écho :

Depuis des siècles, l'histoire germano-polonaise a toujours été très compliquée, ça ne veut pas dire qu'il faut tout le temps garder les yeux rivés sur le passé, mais je ne peux en aucun cas tolérer l'ignorance. Oui, on doit être d'accord avec ce que les Polonais ont mal fait et ce que les Allemands ont fait, mais relativiser, ça, c'est un très grand danger pour nos histoires réciproques³⁴.

Le risque de relativisation évoqué ici concerne les Allemands, qui pourraient être tentés de mettre en avant les souffrances endurées lors de la fuite et l'expulsion, au détriment de la mémoire de celles infligées à leurs victimes. Implicitement, les propos des deux jeunes femmes révèlent dès le début du documentaire que le paradigme victimaire sera bien davantage appliqué aux épreuves des Polonais. Au demeurant, en guise de conclusion, Karin insiste encore sur la responsabilité allemande :

Après le voyage avec ma mère en 1975, je suis retournée plus tard à plusieurs reprises en Pologne. J'étais régulièrement bluffée de rencontrer presque partout des gens qui ne manifestaient pas de ressentiments. C'est incroyable, en fait. C'est quand même l'agression de la Pologne par les Allemands en 1939 qui a mené à la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale. Et l'occupant allemand a assassiné plusieurs millions de Polonais³⁵.

³⁰ *Ibidem*, p. 107.

³¹ Gerhard Bliersbach, *So grün war die Heide... Die gar nicht so heile Welt im Nachkriegsfilm [La lande était si verte... Le monde pas si rose que ça dans les films d'après-guerre]* (1985), Weinheim und Basel, Beltz, 1989, p. 20, 135.

³² Svenja Goltermann, *Die Gesellschaft der Überlebenden [La société des survivants]*, München, Pantheon Verlag, 2011, p. 161.

³³ *Ibidem*, p. 415s.

³⁴ Karin Kaper, Dirk Szuszies, *Aber das Leben*. Gabriela s'exprimant dans un allemand approximatif, je corrige *de facto* ses fautes dans la traduction française.

³⁵ Karin Kaper, Dirk Szuszies, *Aber das Leben*.

Elle prononce ce texte avec solennité, tandis que la caméra effectue de très gros plans sur son visage. Ce rappel semble indiquer que la fuite et l'expulsion constitueraient une conséquence « naturelle » de l'agression allemande qui en serait l'unique cause. Si celle-ci représente, certes, le fait générateur majeur, d'autres facteurs jouèrent également un rôle (notamment les doctrines nationalistes du 20^e siècle, partagées par la majorité des acteurs politiques, considérant qu'il fallait des nations ethniquement homogènes et justifiant des mouvements de populations forcés depuis la fin de la Première Guerre mondiale, auxquelles il convient d'ajouter l'hégémonie soviétique avec ses pratiques répressives)³⁶. En outre, dès le début du film, Karin prend soin de souligner que sa mère, membre d'une association d'expulsés, n'a cependant « jamais rien revendiqué »³⁷. Il s'agit de la blanchir de tout soupçon de « revanchisme ». Les idéologues est-allemands avaient conçu ce terme pour accuser les associations d'expulsés et leur fédération de visées belliqueuses afin de récupérer les territoires annexés – ce risque d'agression fantasmé justifiant en particulier l'érection du mur de Berlin, censé protéger la population. Repris sans discernement dès les années 1960 en Allemagne fédérale, l'adjectif « revanchiste » affubla dorénavant les revendications des réfugiés et des expulsés. Actuellement, bien que tous les recours en justice pour recouvrer des biens à l'Est aient été épuisés et que la frontière germano-polonaise soit définitive, ces termes continuent à être employés, condamnant tout propos critiques et corsetant ainsi la parole des derniers témoins et de leurs descendants. D'ailleurs, Gabriela ne manque pas d'évoquer clairement le « revanchisme » :

La problématique du revanchisme, pour ainsi dire, je crois. Toutes les visites que la famille Queißer [nom de la famille de Ilse et Hertha] a faites ici, ils n'ont jamais manifesté une telle pensée auprès de ma famille. Ça veut dire qu'ils n'ont certainement jamais rien dit, ni rien fait en rapport avec une telle pensée³⁸.

Les témoignages d'Ilse et de Hertha doivent donc répondre à ces injonctions, sous le poids de la faute allemande qui entraîne forcément une (auto)censure de leurs propos. Il est donc nécessaire de scruter les discours, « les oublis, les silences ou les mensonges du témoin intéress[a]nt autant le chercheur que les vérités. On

³⁶ Une majorité de chercheurs défend ces causes multifactorielles. Eva et Hans-Henning Hahn, qui estiment en revanche que la guerre d'agression menée par les Allemands serait l'unique fait à l'origine de la fuite et l'expulsion, constituent une exception notoire – voir Mathias Beer, « Rezension zu Hans Henning Hahn, Eva Hahn, *Die Vertreibung im deutschen Erinnern. Legenden, Mythos, Geschichte* » [« Compte-rendu sur Hans Henning Hahn, Eva Hahn, *L'expulsion dans la mémoire allemande. Légendes, mythes, histoire*], *H-Soz-Kult*, 2011, <https://www.hsozkult.de/publicationreview/id/reb-14969>. Consulté le 7 mai 2020.

³⁷ Karin Kaper, Dirk Szuszies, *Aber das Leben*.

³⁸ *Ibidem*.

pourrait ajouter que la vérité du témoin tient aussi dans ce jeu, conscient ou pas, avec la vérité historique »³⁹.

Le témoignage des Allemandes

Les témoignages des trois femmes âgées ont été agencés de manière croisée, avec des parallèles, par exemple, des scènes ont été filmées dans les jardins respectifs d'Edwarda et de Hertha, dans le cimetière polonais de Platerówka et dans celui du nord de l'Allemagne où repose une partie de la famille de Karin. Toutefois, la plupart des séquences se déroule dans la belle ferme ventruée en Basse-Silésie, dans le jardin et les dépendances ainsi qu'aux alentours, dans le village et les champs. Le séjour s'effectue en été, la nature est verdoyante, le temps beau et les températures visiblement clémentes, ce qui confère de la douceur aux scènes. Les propos des unes et des autres sont parfois étayés par des photos et aussi par quelques rares scènes de fiction. Ilse et Hertha se retrouvent dans une situation ambivalente, dans le lieu même qui fut des générations durant la propriété de leur famille et où elles passèrent toute leur jeunesse (Ilse est née en 1926). Elles abordent donc le thème de la perte et évoquent leurs souvenirs dans le lieu même qu'elles ont perdu – mais non pas perdu de vue. On les voit arpenter le jardin, déambuler dans la maison, parcourir des chemins de campagne adjacents. Ces filles d'agriculteurs issues d'une famille de 8 enfants racontent leur jeunesse, le labeur des champs, la guerre qui perturbe profondément leur vie. Elles assurent que leur père était opposé au régime, que l'un de leurs frères, enrôlé volontaire à 18 ans, ne l'avait fait que par goût de l'aventure.

Au début de l'année 1945, la famille prend la fuite face à l'avancée de l'Armée rouge, puis revient, croyant que sa progression a été arrêtée par la *Wehrmacht*. Lorsque les soldats russes arrivent finalement dans le village, elles se cachent dans un grenier pour leur échapper – une séquence les présente devant et dans le bâtiment qui leur servit de refuge. Elles affirment ne pas avoir été violées mais avoir entendu des femmes crier⁴⁰. Puis les Russes chassent la population du village, jusqu'à la nouvelle frontière germano-polonaise. Ne pouvant accepter ni comprendre cette expulsion – Ilse et Hertha soulignent l'absence d'informations – leur famille revient avec une partie des habitants à Niederlinde, espérant encore un retour à une vie normale.

Cependant, la milice polonaise, qui a remplacé les Soviétiques, oblige les Allemands à s'identifier avec un brassard blanc et leur impose un couvre-feu. La ferme des Queißer est attribuée à Edwarda qui y installe son père. Ce dernier y fait

³⁹ Denis Peschanski, « Repenser les memory studies », in Francis Eustache (ed.), *Mémoire et oubli*, Paris, Editions Le Pommier, 2014, p. 73.

⁴⁰ Les femmes allemandes furent massivement violées par les soldats soviétiques.

travailler les Queißer. En juillet 1946, ils sont brusquement expulsés avec les autres Allemands vivant encore au village et se retrouvent dans le nord de l'Allemagne, ayant tout perdu. Les vieux parents doivent travailler pour survivre. Ilse, la plus jeune de la fratrie, dont la scolarité a déjà été bouleversée par la guerre, l'interrompt définitivement et entame une vie professionnelle. Le documentaire s'attarde sur sa vie conjugale et familiale, soulignant qu'elle fut heureuse et épanouie dans sa nouvelle *Heimat* – ce qui relativise la perte subie. Pourtant, bien que les relations paraissent bonnes et plutôt détendues entre les femmes, un malaise sous-jacent reste perceptible.

Au demeurant, on observe tout au long du documentaire un contraste (intentionnel et / ou inconscient) entre ce qui est dit et ce qui est montré. Par exemple, en l'absence des Polonaises, l'une des deux vieilles sœurs allemandes pleure dans la petite gare d'où elles furent expulsées des décennies auparavant. En revanche, aucune émotion ne perle lorsqu'elles évoquent la maison de leurs voisins, disparue, dont il ne subsiste aucune trace. Il en va de même quant au cimetière allemand, évanoui, sur la surface duquel le curé a fait construire sa maison, selon leurs explications. Elles évoquent les tombes disparues des grands-parents et d'une sœur décédée enfant. Les promenades dans le village révèlent des bâtiments en mauvais état, parfois abandonnés ainsi que des terrains vagues sur lesquels devaient se trouver des bâtiments. Ces « vides » non commentés et ces disparitions témoignent d'eux-mêmes des violences ayant accompagné les expulsions ainsi que les conséquences de ces dernières. Nombre de cimetières furent profanés ou détruits, afin d'effacer irrémédiablement la mémoire des Allemands. Les ruptures dans la structure du village témoignent quant à elles des

dommages infligés par les pays expulseurs à leurs propres tissus démographiques et économiques [...] Pendant des décennies, ces zones frontalières [d'où fut expulsée la population allemande] resteraient les moins densément peuplées et les moins développées de leurs pays respectifs⁴¹.

Quant à la description de l'expérience même de la fuite et l'expulsion, elle paraît édulcorée. La famille Queißer n'aurait ainsi été maltraitée ni par les Soviétiques ni par les Polonais, hormis le vieux père, incarcéré une courte période dans le village et battu par des miliciens. Assurément, Ilse et Hertha n'ont été ni déportées dans un camp de travail en Union Soviétique, ce qui constitua le sort de centaines de milliers d'Allemandes des anciennes provinces de l'Est, ni internées, en attendant leur expulsion, dans un ancien camp de concentration géré par les Polonais. Le père d'Edwarda n'aurait pas maltraité les anciens propriétaires de la ferme et le dernier voyage en train vers l'Allemagne se serait plutôt bien déroulé (alors que souvent les conditions sanitaires et climatiques furent désastreuses). Les vieux parents Queißer ne retournèrent jamais en Basse-Silésie. Quels profonds

⁴¹ Ray M. Douglas, *Les expulsés*, p. 255.

traumatismes provoqua cet arrachement définitif ? Karin et Ilse, qui s'étreignent devant la tombe de ces derniers, dans le nord de l'Allemagne, commentent leur vie en exil :

Karin : Je n'ai jamais eu l'impression qu'ils étaient amers, ils étaient en fait très très paisibles Ilse : Mmmh. À la maison, ils en parlaient un peu, mais d'une certaine manière, ils étaient renfermés sur eux-mêmes, et au début, ils avaient toujours l'espoir de rentrer quand même un jour chez eux, mais après 20 ans environ, il n'y a plus eu d'espoir [...] ils n'ont pas eu le courage de visiter la *Heimat*. Mais ils étaient déjà trop vieux, alors, en fait... ils en ont conservé le souvenir. Karin murmure : Oui, c'est peut-être mieux comme ça. Ilse, très tristement : Oui (elle déglutit péniblement)⁴².

L'attitude de la mère et la fille, très émues, dévoile une situation bien plus douloureuse que ce qu'elles veulent bien décrire. Le silence des grands-parents, typiques en cela du comportement des victimes, dénote probablement une grande souffrance. Ilse, ayant elle-même vécu la fuite et l'expulsion, a dû, de surcroît, assister au déracinement de ses parents. Cependant, la narration des Allemandes doit répondre à des injonctions plus ou moins implicites qui leur dictent d'accepter leur sort et de relativiser les épreuves vécues. Dans cette optique, à la fin du film, Hertha met l'accent explicitement sur les souffrances d'Edwarda :

Edwarda, elle a vécu des choses terribles autrefois, et la peur est chevillée au corps chez elle, ça, c'est dans l'inconscient, elle n'aime pas dire ce qui la touche vraiment, c'est logique, on ne peut pas oublier, n'est-ce pas, parfois ça marche, parfois, le souvenir, il revient, même si on ne veut plus y penser [...] elle a dû aller directement dans un autre pays, c'était quelque chose de différent, ce n'était plus polonais chez nous à la maison, on a aussi dû tout laisser, mais on est restées dans notre pays⁴³.

La rupture aurait donc été plus importante dans la vie d'Edwarda, par comparaison avec le vécu de la famille Queißer. Ilse, qui participe aux échanges, réfute immédiatement les propos de sa sœur en soulignant le rejet dont ils furent les objets : les autochtones « pensaient qu'on venait de Pologne, n'est-ce pas, qu'on était des Polacks »⁴⁴, mais elle minimise ensuite cette expérience négative en prétextant que ce fut pire dans le sud du pays. Ce déni partiel de l'accueil glacial subi en réalité par une grande majorité de réfugiés d'expulsés, quelle que fût la région, ainsi que l'oubli de la polonisation radicale et immédiate des régions allemandes occupées par les Polonais signalent à nouveau qu'elles accordent à Edwarda un statut de victime plus important que le leur.

⁴² Karin Kaper, Dirk Szuszies, *Aber das Leben*.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ *Ibidem*.

Le témoignage des Polonaises

La polonisation du village de Niederlinde / Platerówka passa aussi par le changement de son nom. Ainsi, Gabriela, avant que sa grand-mère ne commence à raconter son histoire, explique, sans autre commentaire, que le nom d'une héroïne nationale polonaise ayant vécu au 18^e siècle, Emilia Plater, « une personne très importante dans notre histoire »⁴⁵, lui fut attribué. Cette modification très symbolique participa de la politique et du discours officiel de la Pologne communiste, qui prétendait donc avoir reconquis des territoires autrefois polonais. Par ailleurs, un nationalisme polonais, parfois essentialiste, transparaît dans les propos des trois générations ; ainsi, Maria (née en 1950) affirme-t-elle que « la foi éternelle [en la Pologne] constitue la force de notre nation »⁴⁶. Edwarda (née en 1924) souligne l'identité polonaise de sa famille qui porte un nom allemand (Straub), tout en évoquant l'environnement encore multiculturel et multilingue de sa jeunesse. Sa famille avait vécu dans la partie polonaise annexée par l'Empire austro-hongrois au 18^e siècle, qui redevient une partie de la Pologne lorsque celle-ci renaît de ses cendres en 1919. Son père s'installe ensuite comme colon en Volhynie, dans l'est du pays.

Quand les Soviétiques l'annexent en septembre 1939, il doit choisir officiellement son identité ethnique et se définit comme un Polonais et non comme un Allemand, Edwarda précisant que, dans ce dernier cas, sa famille aurait été déplacée à l'ouest, dans l'une des régions occupées par le régime nazi. En février 1940, les Straub ainsi que le reste du village, perdant tous leurs biens, sont déportés en Sibérie, dans des conditions terribles. Le voyage dans des wagons dure trois semaines, par un froid glacial. Beaucoup meurent, surtout des enfants. Dans la taïga, ils survivent tant bien que mal, habitant des baraques, surveillés par un commandant du NKVD. Amnistiés en 1941, ils sont envoyés au Kirghizstan, près de la frontière iranienne, et manquent d'y mourir de faim. Enrôlée en 1943 dans l'unité polonaise de l'Armée rouge, Edwarda assiste sur l'autre rive de la Vistule à l'écrasement du soulèvement de Varsovie par la *Wehrmacht*, Staline ayant ordonné de ne pas intervenir.

À la fin de la guerre, on l'envoie en Basse-Silésie, à Niederlinde : « Quand on était encore en Russie, Staline nous avait promis une terre à l'ouest. Pour la *Heimat* perdue dans l'est de la Pologne »⁴⁷. Ses parents l'y rejoignent, elle n'évoque pas le sort du reste de la famille. La vieille dame ne manifeste pas d'émotion quand elle égrène ses souvenirs. Personne n'est retourné en Volhynie, ni dans la région d'origine de la famille. Sa fille Maria, qui a exercé durant trente

⁴⁵ *Ibidem.*

⁴⁶ *Ibidem.*

⁴⁷ *Ibidem.*

ans le métier d'enseignante dans le village, commente le contexte, le pacte Ribbentrop-Molotov, à l'origine du partage de la Pologne entre l'Allemagne nazie et l'Union Soviétique, en soulignant la volonté des deux dictatures d'anéantir définitivement leur pays. Elle rappelle également que le régime communiste polonais interdisait toute évocation de la déportation de ses propres citoyens par les Soviétiques et conclut ainsi :

Où est la vérité ? Notre nation a été trahie ! Des millions sont morts et ne sont jamais revenus dans leur propre pays. On aimerait tellement se rendre dans les anciens territoires polonais de l'Est. On ne peut pas. On a peur⁴⁸.

Maria reprend « le vieux récit de la Pologne victime des nations, 'Christ des nations', un récit victimaire toujours réactivé »⁴⁹. Selon ce métarécit très nationaliste, « la Pologne pendant la guerre et après a été trahie par les Occidentaux, s'est battue seule. Il y a un 'nous' très ethnique, le 'nous martyr et trahi par tous' »⁵⁰, y compris bien sûr par l'Union Soviétique dans le cas de cette famille dont des membres ont été déportés. L'évocation d'un voyage de retour désiré, mais *a priori* impossible participe aussi de ce statut de victime, car elle fait allusion aux massacres de Polonais par des Ukrainiens nationalistes à la fin de la guerre. Cette peur collective peut aussi révéler une postmémoire chez Maria qui, bien que n'ayant pas vécu les événements, a « hérité » des émotions ressenties par sa mère.

L'héritage

Les témoignages et les commentaires des unes et des autres constituent un entrelac dense de souvenirs et de leur transmission, voire donc de la postmémoire à l'œuvre chez les générations suivantes. Cet héritage, conditionné évidemment aussi par les mémoires collectives respectives des deux pays, se traduit par une « narration de la réconciliation »⁵¹, dans le cadre de laquelle les rôles sont parfaitement déterminés. Typique des documentaires allemands produits sur le thème des voyages dans l'ancienne *Heimat*, généralement en Pologne, elle se caractérise par un impératif d'harmonie, structuré par des règles implicites, auxquelles *Mais la vie continue* ne déroge pas. Ainsi, la responsabilité des Allemands est explicitement affirmée, tandis que le comportement des Polonais, des victimes devenues parfois bourreaux – notamment des Allemands avant leur

⁴⁸ *Ibidem*.

⁴⁹ Delphine Bechtel, « Autour de la 'loi sur la Shoah' en Pologne. Table ronde organisée et menée par Delphine Bechtel, Université Paris Sorbonne », *Mémoires en jeu*, 2019, 9, p. 110.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 111.

⁵¹ Maren Röger, *Flucht, Vertreibung und Umsiedlung. Mediale Erinnerungen und Debatten in Deutschland und Polen seit 1989 [Fuite, expulsion et réinstallation. Mémoires et débats médiatiques en Allemagne et en Pologne depuis 1989]*, Marburg, Verlag Herder-Institut, 2011, p. 243.

expulsion – est passé sous silence. En outre, la mise en parallèle du destin d'Allemands expulsés et de Polonais déplacés, très fréquente dans les documentaires allemands, donne l'impression trompeuse que les premiers auraient été systématiquement remplacés par les seconds, alors qu'ils le furent surtout par des Polonais venus volontairement du centre du pays, comme déjà mentionné. L'attribution du bien perdu à des victimes également expulsées et paupérisées limite le propre statut de victime des Allemands.

En outre, la parole exclusivement accordée aux femmes dans *Mais la vie continue* contribue selon moi à renforcer ce statut, tant pour les Polonaises que les Allemandes. Ces dernières furent exposées plus que les hommes, encore au front ou déjà en captivité, aux événements dramatiques de la fuite et l'expulsion. Elles incarnent donc une forme d'innocence, contrairement aux hommes, décrédibilisés par leur rôle de soldats de la *Wehrmacht*, et considérés comme majoritairement impliqués dans le nazisme. *Mais la vie continue* présente ainsi des témoignages exemplaires, exprimés par des femmes qui maîtrisent leurs émotions. Jamais elles ne manifestent de la colère, de l'amertume ou ne serait-ce qu'une forte nostalgie. Cette exemplarité démontre non seulement que les récits autobiographiques relatés par des personnes ayant vécu des épreuves sont donc corsetés par de nombreuses règles sociales⁵² et peuvent de surcroît intégrer, souvent à leur insu, « des récits rapportés, des éléments de mythologie 'culturelle' en lien avec l'événement ou l'histoire »⁵³, mais que leur autocensure, consciente ou non, découle aussi de leurs probables troubles traumatiques⁵⁴. Leur mutisme complet à ce propos, l'insistance sur leur vie de famille présentée comme heureuse, révèlent « une scission entre le *je* racontant et le *je* raconté »⁵⁵. Leurs narrations taisent en effet les angoisses, les potentiels problèmes de santé et traumatismes liés aux épreuves⁵⁶. Par ailleurs, une rencontre entre anciens et nouveaux propriétaires représente probablement une démarche parfois plus embarrassante et douloureuse que ce que veut faire croire le reportage, quelle que soit la bonne volonté des hôtes et des visiteurs – qui dans ce cas entretiennent tout de même des relations depuis déjà plusieurs décennies au moment du tournage, car

⁵² Magda Stroińska, Vikki Cecchetto, « Is Autobiographical Writing a Historical Document ? : The Impact of Self-Censorship on Life Narratives », *Life Writing*, 12, 2015, 2 p. 180.

⁵³ *Ibidem*.

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ Valérie Baisnée-Keay et al. (eds.), *Text and Image in Women's Life Writing. Picturing the Female Self*, New York, Palgrave Macmillan, 2021, p.11.

⁵⁶ Notons que ce silence est conforme à celui observé jusqu'à aujourd'hui dans les nombreux documentaires allemands traitant de la fuite et l'expulsion. Ils occultent les traumatismes subis par les réfugiés et les expulsés (et parfois encore par les générations suivantes) au profit du mythe, toujours très vivace, d'une intégration rapide et réussie.

la recherche d'un passé soutenable ne représente ni une construction culturelle ni un ensemble de débats intellectuels ni des décisions politiques, mais un processus de travail ardu sur la mémoire vivante dont le poids douloureux peut être allégé mais jamais entièrement ôté⁵⁷.

Les silences d'Edwarda, des remarques de Gabriela et quelques commentaires de Ilse et Hertha laissent en effet deviner une situation plus complexe. Gabriela, qui vit depuis de longues années à Wrocław, met l'accent avec émotion sur son attachement à la vieille ferme où elle passa son enfance. Sa condamnation, sur un ton presque agressif, du « revanchisme » peut refléter l'inquiétude éprouvée des années durant par ses grands-parents, installés dans un bien confisqué à des gens susceptibles de le reprendre peut-être un jour. Quant à Ilse et Hertha, leur attitude parfois gauche et certains de leurs propos démontrent que cette visite sur le lieu de la perte leur coûte, par exemple : « Je pense souvent à la *Heimat*, à tout ce qu'on a dû laisser [...] on y retourne avec des sentiments mitigés »⁵⁸. Quand Karin leur rappelle avant le départ comment dire bonjour en polonais, sa mère soupire et dit qu'elle avait refoulé ce mot. Si ces propos et ces postures sont bien présents dans le documentaire, cela résulte toutefois d'un choix, sinon d'une concession lors du montage. Les réalisateurs ont laissé sourdre des émotions, pour éviter des témoignages trop lisses, tout en préservant une « narration de la réconciliation » qui bénéficie déjà aux protagonistes elles-mêmes, car connaître l'autre permet de mieux accepter la situation et, le cas échéant, de lui pardonner :

Aider les personnes âgées à dresser un bilan constructif de leur existence, par le biais d'une approche narrative, se présente à cet égard comme une manière de développer leur *résilience*. [...] Vaillant (2004) assure que les personnes aspirant à bien vieillir gagneraient davantage à se préoccuper de leur capacité à pardonner qu'à surveiller leur taux de cholestérol ! Le pardon peut en effet être envisagé comme un judicieux procédé salutaire pour faire face à l'adversité. Il s'agit plus précisément [...] d'un processus interindividuel et relativement complexe, par lequel un individu agressé par un tiers (qui s'est conduit de manière injuste envers lui) choisit d'abandonner le ressentiment éprouvé à l'égard de ce dernier, plutôt que de se venger⁵⁹.

Les cadrages accompagnent cette démarche collective, avec beaucoup de plans moyens, voire larges sur des groupes, constitués par les femmes, les familles, les duos (sœurs, mère / fille, petite-fille / grand-mère, etc.). Cette « mise en récit

⁵⁷ Kristin Kopp and Joanna Niżyńska, « Introduction : Between Entitlement and Reconciliation. Germany and Poland's Postmemory after 1989 » in Kristin Kopp and Joanna Niżyńska (eds.), *Germany, Poland and Postmemory Relations. In Search of a Livable Past*, New York, Palgrave Macmillan, 2012, p. 12.

⁵⁸ Karin Kaper, Dirk Szusies, *Aber das Leben*.

⁵⁹ Colette Aguerre, « La résilience assistée du bien vieillir », in Serban Ionescu (ed.), *Traité de résilience assistée*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p. 408s.

mémoriel »⁶⁰, dont la dimension performative accompagne la construction commune d'une mémoire plurielle et consensuelle, plaide aussi en faveur d'une transmission intergénérationnelle permettant une meilleure compréhension du vécu des générations précédentes, allemandes et polonaises. N'est-ce pas aussi un hommage empathique de Karin à sa famille silésienne et à sa mère en particulier ? La réalisatrice reconnaît au début du film qu'elle ne commença à comprendre cette dernière que lors de leur premier voyage à Platerówka en 1975.

Conclusion

Ce documentaire poursuit donc plusieurs objectifs, étroitement imbriqués : contribuer à la réconciliation germano-polonaise, cultiver la mémoire officielle de la fuite et l'expulsion, rendre un hommage à la famille, présentée comme exemplaire, de la réalisatrice, tout en accordant de la considération à la famille polonaise ayant pris sa place. Cette notion très concrète de lieu joue aussi un rôle important dans le film, car toutes les femmes manifestent un attachement à la vieille ferme silésienne. Leur nostalgie intergénérationnelle représente « une force positive »⁶¹ car « l'amour partagé d'un lieu, en l'absence de revendications matérielles, peut revêtir une fonction thérapeutique »⁶². C'est pourquoi cette œuvre, réalisée 20 ans après la reconnaissance définitive de la frontière germano-polonaise et 12 ans après le rejet, par la Cour européenne des droits de l'homme à Strasbourg, des ultimes revendications de dédommagement, alimente un métarécit national, d'ailleurs tant pour l'Allemagne que pour la Pologne, les subventions accordées par la Fondation pour la collaboration germano-polonaise ainsi que par le délégué du gouvernement fédéral allemand pour la culture et les médias démontrant qu'il participe du discours officiel des deux pays⁶³. L'analyse de *Mais la vie continue* corrobore le fait que « [l]'histoire est connaissance, le documentaire est mémoire »⁶⁴. Le corollaire de la mémoire, l'oubli, s'inscrit nécessairement et visiblement dans cette démarche. Il s'agit ici de « l'oubli constructif »⁶⁵, mis en œuvre probablement dès les premiers contacts entre les deux familles allemande et polonaise et cultivé par les réalisateurs. Basé sur « la réconciliation, l'intégration sociale et le fait de surmonter une histoire violente commune »⁶⁶, il nécessite pardon et volonté de s'en sortir. Cette démarche est mise

⁶⁰ Denis Peschanski, « Repenser les memory studies », p. 74.

⁶¹ Kristin Kopp, Joanna Niżyńska, « Introduction : Between Entitlement and Reconciliation », p. 16.

⁶² *Ibidem*.

⁶³ Site de Karin Kaper, <http://www.karinkaper.com/>. Consulté le 27 juin 2022.

⁶⁴ Guy Gauthier, *Le documentaire*, p. 215.

⁶⁵ Aleida Assmann, *Formen des Vergessens [Les Formes de l'oubli]* (2016), Göttingen, Wallstein Verlag, 2017, p. 57s.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 64.

en exergue par les récits et témoignages presque exclusivement féminins, dont la dimension genrée souligne l'apolitisme et l'innocence de celles ayant vécu les épreuves et confère une douceur accrue à cette rencontre intergénérationnelle et internationale.

BIBLIOGRAPHIE

- AGUERRE, Colette, « La résilience assistée du bien vieillir », in Serban Ionescu (ed.), *Traité de résilience assistée*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, pp. 383-421.
- ASSMANN, Aleida, *Formen des Vergessens [Les Formes de l'oubli]* (2016), Göttingen, Wallstein Verlag, 2017.
- BAECHLER, Christian, *Guerre et exterminations à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital 1933-1945*, Paris, Tallandier, 2012.
- BAISNÉE-KEAY, Valérie et al (eds.), *Text and Image in Women's Life Writing. Picturing the Female Self*, New York, Palgrave Macmillan, 2021.
- BECHTEL, Delphine, « Autour de la 'loi sur la Shoah' en Pologne. Table ronde organisée et menée par Delphine Bechtel, Université Paris Sorbonne », *Mémoires en jeu*, 2019, 9, p. 109-114.
- BEER, Mathias, « Rezension zu Hans Henning Hahn, Eva Hahn, *Die Vertreibung im deutschen Erinnern. Legenden, Mythos, Geschichte* » [« Compte-rendu sur Hans Henning Hahn, Eva Hahn, *L'expulsion dans la mémoire allemande. Légendes, mythes, histoire*], *H-Soz-Kult*, 2011, <https://www.hsozkult.de/publicationreview/id/reb-14969>. Consulté le 7 mai 2020.
- BERGER, Stefan, « Narrating the Nation : Historiography and other Genres », in Stefan Berger, Linas Eriksonas, Andrew Mycock (eds.), *Narrating the Nation : Representations in History, Media and the Art*, Oxford, Berghahn Books, 2008, pp. 1-16.
- BLIERSBACH, Gerhard, *So grün war die Heide... Die gar nicht so heile Welt im Nachkriegsfilmbild [La lande était si verte... Le monde pas si rose que ça dans les films d'après-guerre]* (1985), Weinheim und Basel, Beltz, 1989.
- DOUGLAS, Ray M., *Les expulsés*. Traduit par Laurent Bury. Paris, Flammarion, 2012.
- GAUTHIER, Guy, *Le documentaire, un autre Cinéma*, Paris, Nathan, 1995.
- GOLTERMANN, Svenja, *Die Gesellschaft der Überlebenden [La société des survivants]*, München, Pantheon Verlag, 2011.
- KAPER, Karin, SZUSZIES, Dirk (réalisateurs), *Aber das Leben geht weiter [Mais la vie continue]*, RFA, 2010.
- KOPP, Kristin, NIŻYŃSKA, Joanna, « Introduction : Between Entitlement and Reconciliation. Germany and Poland's Postmemory after 1989 », in Kristin Kopp and Joanna Niżyńska (eds.), *Germany, Poland and Postmemory Relations. In Search of a Livable Past*, New York, Palgrave Macmillan, 2012, pp. 1-24.
- LOWE, Keith, *L'Europe barbare 1945-1950*. Traduit par Johan-Frédéric Hel-Guedj, Paris, Perrin, 2013.
- MITSCHERLICH, Alexander, MITSCHERLICH, Margarete, *Die Unfähigkeit zu trauern [Le Deuil impossible]* (1967), München, Piper Verlag, 1988.
- NIEWIEDZIAL, Agnieszka, « Une réconciliation germano-polonaise fragilisée par le débat sur les expulsions ? », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 2010, 41, 1.
- PAUL, Gerhard (ed.), *Das Jahrhundert der Bilder, Band II : 1949 bis heute [Le siècle des images, volume II : de 1949 à nos jours]*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008.
- PESCHANSKI, Denis, « Repenser les memory studies », in Francis Eustache (ed.), *Mémoire et oubli*, Paris, Editions Le Pommier, 2014, pp. 71-91.

- RÖGER, Maren, *Flucht, Vertreibung und Umsiedlung. Mediale Erinnerungen und Debatten in Deutschland und Polen seit 1989* [Fuite, expulsion et réinstallation. Mémoires et débats médiatiques en Allemagne et en Pologne depuis 1989], Marburg, Verlag Herder-Institut, 2011.
- RUCHNIEWICZ, Krzysztof, RUCHNIEWICZ, Małgorzata, « Polen (*Rzeczpospolita Polska*) », in Detlef Brandes, Holm Sundhaussen, Stefan Troebst (eds.), *Lexikon der Vertreibungen. Deportation, Zwangsaussiedlung und ethnische Säuberung im Europa des 20. Jahrhunderts* [Dictionnaire des expulsions. Déportation, exil forcé et épuration ethnique dans l'Europe du XX^e siècle], Wien, Köln, Weimar, Böhlau Verlag, 2010, pp. 505-512.
- SCHWAB, Gabrielle, *Haunting Legacies, Violent Histories and Transgenerational Trauma*, New York, Columbia University Press, 2010.
- STROIŃSKA, Magda, CECCHETTO, Vikki, "Is Autobiographical Writing a Historical Document ? : The Impact of Self-Censorship on Life Narratives", *Life Writing*, 12, 2015, 2, p. 177-188.
- THER, Philipp, *Deutsche und polnische Vertriebene. Gesellschaft und Vertriebenenpolitik in der SBZ/DDR und in Polen 1945-1956* [Les expulsés allemands et polonais. Société et politique des expulsés en RDA/RFA et en Pologne 1945-1956], Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1998.
- WIELENGA, Friso, *Schatten deutscher Geschichte : Der Umgang mit dem Nationalsozialismus und der DDR-Vergangenheit in der Bundesrepublik* [Ombres de l'histoire allemande : le traitement du national-socialisme et du passé de la RDA en République fédérale d'Allemagne], Greifswald, SH-Verlag, 1995.
- WIEVIORKA, Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

A PAINFUL PAST AND A PEACEFUL PRESENT?

LIFE STORIES OF GERMAN AND POLISH WOMEN FROM SILESIA IN THE DOCUMENTARY *ABER DAS LEBEN GEHT WEITER* [BUT LIFE GOES ON]

(Abstract)

Two elderly German women return with their daughter and niece to their former family home in Silesia (Poland), only to find the current Polish home owner along with her descendants. This is how the German film director Karin Kasper documents her own family history together with that of the Polish family installed in their farmhouse after the Second World War, in her movie *Aber das Leben geht weiter* [But Life Goes On], produced in 2010. I aim to analyze the representation of this exclusively feminine intergenerational and international encounter. Fueled mainly by the narratives of elderly people, but also by photographs and videos taken from the respective family archives, and, of course, by several recordings of the participants themselves as well as the house and the village where these reunions take place, this documentary's objective is to preserve and share the memories of the older generation. Such memories stir up very painful facets of the history of the 20th century in Eastern Europe: Second World War, persecutions and forced displacements of Polish ethnics by Germans and Soviets, flight and expulsion of the Germans, etc. Which light do these exclusively feminine micro-histories shed on the historical facts? How are the traumatic experiences expressed even decades afterwards? Could it really be a question of resilience? What emotions arise from what is said, but also from silences and postures? What heritage of memory and post-memory has been transmitted to the next generations? More broadly, can this "film testimony" contribute to the German-Polish reconciliation? Such are the main questions to which I wish to respond.

Keywords: forced displacement, feminine micro-histories, post-memory, Karin Kasper, German-Polish reconciliation.

UN TRECUT DUREROS ȘI UN PREZENT LINIȘTIT?
POVEȘTILE DESPRE PROPRIA VIAȚĂ ALE FEMEILOR GERMANE ȘI
POLONEZE DIN SILEZIA ÎN DOCUMENTARUL *ABER DAS LEBEN GEHT
WEITER* [*DAR VIAȚA CONTINUĂ*]
(Rezumat)

Două femei germane în vârstă se întorc, împreună cu fiica și nepoata, în fosta lor casă din Silezia (Polonia), însă acolo o găsesc pe actuala proprietară poloneză împreună cu descendenții ei. Acesta este modul în care regizoarea germană Karin Kasper documentează în filmul *Aber das Leben geht weiter* [*Dar viața continuă*], produs în 2010, istoria propriei familii, dar și pe cea a familiei poloneze instalate în casa lor de la țară, după cel de-Al Doilea Război Mondial. Îmi propun să analizez reprezentarea acestei întâlniri intergeneraționale și internaționale exclusiv feminine. Informat în principal prin relatările persoanelor în vârstă, dar și prin fotografii și prin videoclipuri preluate din arhivele familiilor respective și, bineînțeles, prin mai multe înregistrări cu participantele însele, precum și cu casa și cu satul în care au loc respectivele reuniuni, documentarul este menit să recupereze și să împărtășească amintirile generației mai în vârstă. Aceste amintiri ilustrează fațete foarte dureroase ale istoriei secolului al XX-lea în Europa de Est: cel de-Al Doilea Război Mondial, persecuțiile și strămutările forțate ale etnicilor polonezi de către germani și sovietici, fuga și expulzarea germanilor etc. Ce lumină aruncă aceste microistorii exclusiv feminine asupra faptelor istorice? Cum sunt exprimate experiențele traumatice chiar și după decenii? Ar putea fi vorba, într-adevăr, de o chestiune de reziliență? Ce emoții se nasc din ceea ce se spune, dar și din tăceri și din posturi? Ce tipuri de memorie și de post-memorie au fost transmise generațiilor următoare? În sens mai larg, poate contribui această „mărturie cinematografică” la reconcilierea germano-poloneză? Acestea sunt principalele întrebări la care îmi propun să răspund în acest articol.

Cuvinte-cheie: strămutare forțată, micro-istorii feminine, post-memorie, Karin Kasper, reconciliere germano-poloneză.